vais sort qui l'accablait. Au milieu de tant de merveilles, une seule le frappa : il vit comment le célèbre jardinier La Quintinie[1] savait forcer la séve à se détourner de sa route, pour venir gonfler les fruits du pêcher, et leur donner le coloris, le parfum et les teintes veloutées des plus belles fleurs.

Étonné d'avoir pu implorer si longtemps la justice des hommes, lorsqu'il était si facile de tout obtenir de la nature, il renonça au métier de solliciteur et alla se fixer au village de Montreuil[2], dont les habitants languissaient alors dans une profonde misère. Là, renonçant aux illusions de la fortune pour s'attacher aux vrais biens, il plante, il greffe, il cultive son arbre favori; il apprend de l'expérience à étendre le long d'un mur ses flexibles rameaux; il s'instruit à panser ses plaies, à rajeunir ses branches, à lui préparer de doux abris. A l'aide de ce travail, il acquiert une aisance modeste; ses succès font naître le désir de suivre son exemple. Bientôt les pauvres chaumières disparaissent, de riantes maisonnettes s'élèvent de toutes parts; et le triste hameau est aujourd'hui un grand bourg, peuplé de quatre à cinq mille âmes, et qui fournit avec profusion au marché de Paris ces beaux fruits qui ne mûrissaient jadis que dans les jardins des rois.

---

§ X.

PRUDENCE, HABILETÉ.

La prudence consiste dans une raison éclairée, dans une sagesse constante, dans l'art de se conduire par de justes réflexions. (DESCARTES.)

Agir sans avoir réfléchi, c'est se mettre en voyage sans avoir fait de préparatifs. (*Moralistes anciens.*)

La prudence qui n'est pas unie au courage, dégénère en pusillanimité; le

1. La Quintinie, mort en 1687, fit faire à l'art du jardinage de très-grands progrès : Louis XIV le chargea de l'intendance de ses jardins.

2. Près de Vincennes, à 8 kilomètres de Paris.

courage qui n'est pas guidé par la prudence, dégénère en une témérité insensée : la prudence et le courage, unis ensemble, et se prêtant un mutuel secours, triomphent de tous les obstacles. (B.)

Il faut juger les entreprises que nous tentons et comparer nos forces avec nos projets; la puissance doit toujours être plus forte que la résistance.

N'entreprenez rien sans y avoir bien réfléchi; mais quand votre résolution est prise, exécutez-la avec vigueur. (*Moralistes anciens.*)

L'habileté comprend plusieurs qualités, qui toutes concourent au succès qu'on désire : la considération des événements passés; l'intelligence des choses présentes; la prévoyance de l'avenir; la docilité à suivre les avis des hommes sages et expérimentés; la sagacité à choisir le parti le plus convenable selon l'occasion; la comparaison par laquelle on examine toutes les circonstances de temps, de lieu, de personnes; la précaution contre les obstacles, contre les dangers, contre les événements fâcheux; la vigilance et l'activité. (*Traité de morale.*)

Résistez aux premières apparences et ne vous pressez jamais de juger; songez qu'il y a des choses vraisemblables sans être vraies, comme il y en a de vraies qui ne sont pas vraisemblables. (Mme DE LAMBERT.)

Prenez en tout l'avis d'un homme honnête et éclairé; de quelque esprit, de quelque talent qu'on soit doué, on a toujours besoin de conseils; qui marche toujours seul et sans guide risque de s'égarer. (B.)

Fabius.

[217 av. J. C.]

L'histoire de Fabius et de son lieutenant Minucius fait assez connaître quels sont les avantages de la prudence et de la circonspection, et quelles sont, au contraire, les funestes suites de l'imprudence et de la vanité.

C'était à l'époque où Annibal[1], ayant envahi l'Italie, avait mis la république romaine à deux doigts de sa perte. Tous les généraux qui lui avaient livré bataille avaient été complétement vaincus.

Il ne restait plus aux Romains qu'une armée; ils en donnèrent le commandement à Fabius, qu'ils revêtirent du titre de dictateur[2]. Minucius fut nommé son premier lieutenant.

1. Annibal, général des Carthaginois, avait envahi l'Italie et gagné trois grandes batailles contre les Romains. La république de Carthage, en Afrique, était alors très-puissante.

2. On appelait *dictateur* un chef suprême qu'on choisissait temporairement dans les moments difficiles, et qui était investi d'une autorité absolue. Son premier lieutenant portait le titre de *général de la cavalerie*. Voir, page 76, *Cincinnatus*.

Fabius, n'écoutant que sa prudence, contint le courage impétueux de ses soldats, impatients de se venger de tant de défaites. Sa ferme et calme sagesse arrêta Annibal comme une inébranlable digue qu'on oppose à un torrent. Attentif à éviter les batailles rangées, dans lesquelles il sentait que toutes les chances seraient contre lui, et non moins attentif à ne pas se laisser surprendre, il occupe les hauteurs, harcèle l'ennemi, lui coupe les vivres, enlève ses fourrageurs, et se tient toujours à une distance qui lui permet d'être maître de toutes ses opérations.

Vainement Annibal emploie tous les moyens imaginables et même toutes sortes d'artifices pour attirer Fabius dans la plaine. Vainement, par des stratagèmes habilement combinés, il lui offre en apparence l'occasion de vaincre : rien ne peut triompher de la sage lenteur de Fabius. Annibal, que ce genre de guerre épuisait, et qui avait besoin de batailles, voit avec douleur que son ennemi lui enlève sans combat le fruit de ses victoires.

Mais dans le camp des Romains on murmure contre le dictateur : Minucius et les soldats, furieux de voir leur ardeur enchaînée, donnent à la prudence de leur général le nom de faiblesse et même de lâcheté. Tous demandaient à grands cris le combat ; ces cris séditieux se répétaient à Rome, et toute la république semblait conspirer contre son sauveur. Mais le sage Fabius ne se laissa pas plus entraîner par les démonstrations et les reproches de ses concitoyens, que tromper par les piéges de son ennemi.

Enfin les amis de Minucius l'emportent dans Rome : « Si l'on ne veut pas la honte complète de nos armées, disaient-ils, qu'on ôte le commandement à Fabius : avec lui, nos légions n'osent plus affronter les regards de l'ennemi ; on les tient renfermés sous leurs tentes ; elles ne semblent avoir pris les armes que pour fuir. Il est temps de donner à ses braves un chef digne de les commander. »

Le peuple égaré rendit un décret sans exemple : il ne destitua pas Fabius, mais partagea la dictature entre lui et Minucius.

Fabius donna à son nouveau collègue la moitié de son armée ; il préférait ce partage, qui lui laissait un moyen de salut, à un commandement alternatif qui aurait pu compromettre à la fois toutes les légions.

En remettant à Minucius la moitié de ses légions, Fabius lui recommanda la prudence. Minucius écouta ses conseils avec dédain, le railla sur sa circonspection et méprisa les lumières de son expérience.

Puis, s'avançant témérairement à la tête des troupes qu'on lui confiait, il attaqua la cavalerie carthaginoise, qui se replia et fit semblant de fuir. Le succès enflamme son audace. Il la poursuit et tombe dans une embuscade, qu'Annibal, comptant sur sa témérité, avait habilement préparée.

C'en était fait de cette moitié de l'armée, et elle allait être entièrement détruite, si Fabius, qui avait prévu le malheur de son collègue et qui avait combiné les moyens de réparer sa faute, ne fût venu à son secours. Il s'avança en bon ordre, et, par de savantes dispositions, il le délivra ; il repoussa Annibal ; et, après la victoire, il se retira modestement dans sa tente.

Minucius comprit alors combien le courage, dirigé et contenu par la prudence, est supérieur à une bravoure aveugle. Il comprit aussi combien il avait été coupable envers son général.

« Amis, dit-il à ses soldats, il n'appartient pas à l'homme d'être infaillible ; mais ce qu'il doit faire, quand il a eu tort, c'est de le reconnaître, et de profiter pour l'avenir des fautes passées. Nous avions mal jugé Fabius ; et je m'étais mal jugé moi-même, quand je croyais avoir l'habileté nécessaire pour commander. Loin de m'opiniâtrer follement à rester son égal, je vais redevenir son lieutenant, s'il veut bien y consentir. »

Après ces mots, il alla trouver Fabius, et fut suivi de

toutes ses troupes qui saluèrent le dictateur de leurs acclamations et lui prodiguèrent les marques de leur reconnaissance : « Mon général, dit Minucius, vous avez remporté aujourd'hui deux victoires : l'une sur Annibal, par votre habileté et votre courage ; l'autre sur nous, par votre prudence et votre générosité. En nous sauvant la vie, vous êtes devenu notre père ; c'est le nom que nous vous donnerons désormais. »

Fabius embrassa son lieutenant ; les soldats des deux armées se serrèrent mutuellement la main, et jamais on ne vit un triomphe plus doux que celui qui soumit ainsi la témérité à la prudence, l'orgueil à la sagesse, et qui changea l'envie en reconnaissance.

Circonspection d'un général athénien.

[IVe siècle av. J. C.]

Iphicrate, général athénien, étant un jour campé sur les terres de ses alliés, fortifia son camp d'un fossé et d'une palissade, comme s'il eût été en pays ennemi. « A quoi bon tant de précautions ? lui dit un de ses lieutenants ; que craignez-vous ? — Quand on ne voit rien à craindre, répondit le prudent capitaine, c'est alors qu'on doit craindre le plus. Lorsqu'un malheur imprévu est arrivé, il est honteux pour un général d'être obligé de dire : Je n'y avais pas pensé. »

Un jour, ce même Iphicrate, après avoir vaincu et mis en fuite les ennemis, les poursuivit jusque dans un défilé très-étroit, dont ils ne pouvaient plus sortir, à moins qu'ils ne s'ouvrissent un passage à travers son armée.

Iphicrate, sachant que le désespoir donne du cœur aux plus lâches, s'arrêta, et dit : « Ne forçons pas nos ennemis à devenir braves. » Il les laissa échapper, et ne voulut point risquer de perdre le fruit de sa victoire, en combattant contre des gens qui n'avaient plus rien à perdre.

Veille de la bataille d'Austerlitz.

[Décembre 1805.]

Jamais on ne montra plus de prudence, plus d'habileté, plus de circonspection que Napoléon avant la bataille d'Austerlitz. Avec 80 000 Français, il avait à combattre 120 000 Russes et Autrichiens, ayant deux empereurs à leur tête. Voulant attirer ses ennemis sur un champ de bataille qu'il avait étudié lui-même d'avance et dont il avait reconnu l'avantage, il feignit de les craindre, dans l'espoir qu'ils feraient des fautes et qu'il pourrait en profiter pour les attirer dans ce lieu.

Il donna donc à son armée le signal de la retraite, se retira de nuit comme s'il eût essuyé une défaite, prit une bonne position à trois lieues en arrière, fit travailler avec beaucoup d'ostentation à la fortifier et à y établir des batteries. Puis il envoya deux fois demander à l'empereur de Russie un entretien.

L'empereur Alexandre[1] envoya son premier aide de camp Dolgorouki. Cet aide de camp put remarquer que tout respirait, dans la contenance de l'armée française, la réserve et la timidité. Les placements des grand'-gardes, les fortifications que l'on faisait en toute hâte, tout laissait voir à l'officier russe une armée à demi battue.

Napoléon se rendit lui-même aux avant-postes, et debout, au bivouac de sa garde, reçut l'envoyé d'Alexandre ; il le combla de politesses affectueuses et d'éloges personnels. Dolgorouki prit toutes ces marques de bienveillance pour l'effet de la crainte, et parla avec beaucoup d'arrogance. L'empereur contint toute son indignation ; et Dolgorouki le quitta, plein de l'idée que l'armée française était à la veille de sa perte. En s'en retournant, il jeta un œil curieux sur nos troupes qui manœuvraient encore pour un mouvement rétrograde ; elles étaient mornes et silencieuses ; de toutes parts elles

1. Empereur de Russie en 1801 ; mort en 1825 ; fils aîné de Paul Ier.

se retranchaient derrière des remparts élevés; leur attitude et les démarches pressantes de Napoléon pour obtenir une entrevue semblaient indiquer une situation difficile.

Ces détails, transmis par Dolgorouki à Alexandre, enflammèrent l'espoir des ennemis, et ils résolurent de livrer bataille aux Français qu'ils croyaient entièrement découragés.

Cette bataille, que Napoléon désirait ardemment, était de la part des Austro-Russes[1] une faute immense. En effet, ils avaient tout à gagner à attendre. Leur position était forte, sans cesse ils recevaient des renforts, et dans quinze jours une armée de cent mille Prussiens devait se joindre à eux.

Mais les démarches et les manœuvres de Napoléon leur inspiraient une telle audace, qu'ils brûlaient de l'attaquer; il n'était plus question parmi eux de battre l'armée française, mais de la tourner, de la couper et de la prendre tout entière.

Enfin Napoléon avait fait arrêter le mouvement rétrograde de ses troupes. Il prit position dans les plaines d'Austerlitz[2], et il concentra toutes ses forces sur le terrain qu'il avait choisi d'avance.

Les Austro-Russes alors abandonnèrent leur position et commencèrent leur marche en avant. Napoléon tressaillit de joie; les ennemis, grâce à son habileté et à sa prudence, venaient à lui sur le terrain qu'il avait lui-même choisi. Ils opérèrent un mouvement de flanc pour tourner la droite de notre armée : ils attribuaient à la crainte l'inaction de nos soldats qui ne troublaient en rien leurs manœuvres. Les masses russes et autrichiennes se déployaient dans le plus bel ordre; c'était un magnifique spectacle que ces profondes colonnes d'infanterie et ces cent mille baïonnettes resplendissantes.

1. On appelait ainsi les armées autrichienne et russe combinées.

2. En Moravie (province de l'empire d'Autriche).

Le défilé de l'armée austro-russe dura dix-huit heures : l'armée française restait paisiblement dans sa position, et laissait s'opérer ces manœuvres téméraires. Napoléon avait trop bien choisi son terrain pour l'abandonner d'un pouce; il voulait donner pleine sécurité aux ennemis; il augmentait leur confiance en les laissant exécuter, sans brûler une amorce, ce déploiement par colonnes qui prêtait à de belles attaques de flanc : il ordonna même à Murat[1] commandant de sa cavalerie, de paraître essayer quelques escarmouches, et de prendre aussitôt la fuite.

Ainsi sa prudence avait tout préparé pour la victoire. Le lendemain, son génie la décida. La bataille d'Austerlitz est le plus beau fait d'armes de l'histoire de l'Empire.

Habile artifice.

[540.]

Les Perses, sous le commandement de leur roi Cosroès, avaient fait une invasion dans l'empire d'Orient[2] et avaient pénétré jusqu'au cœur de la Syrie; on envoya contre eux le fameux Bélisaire[3] : il arrive en Syrie; mais il ne trouve ni argent ni soldats; tout était dans une horrible confusion.

Il arrive seul devant Héliopolis[4], que défendaient encore les débris de l'armée; il la réunit; mais, au lieu des acclamations accoutumées, il n'entend que des gémissements; les plus timides conseillent la fuite, les plus braves la retraite : « Compagnons, leur dit-il, ne vous cachez plus à l'abri de vos remparts, sortez intrépidement d'Héliopolis, suivez-moi; nous inspirerons aux Perses plus de crainte que vous ne pensez. »

1. Joachim Murat, général français, beau-frère de Napoléon, fut roi de Naples de 1808 à 1815. C'était un excellent général de cavalerie.

2. L'empire romain avait été partagé en deux : celui d'Occident, qui à cette époque n'existait déjà plus; celui d'Orient, dont Constantinople était la capitale. L'empire d'Orient comprenait à peu près les pays qui composent aujourd'hui l'empire turc.

3. Général illustre, mort en 565.

4. Aujourd'hui Balbeck : cette ville est célèbre par ses magnifiques ruines.

Dès qu'on voit dans les plaines de la Syrie l'étendard et la tente de Bélisaire, la renommée qui grossit tout, lui prête une armée. Cosroès lui envoie un de ses officiers.

L'habile général avait dispersé sur une vaste étendue de terrain boisé les tentes de la faible garnison qui le suivait; on aurait cru, au premier coup d'œil, à l'éloignement, à la multiplicité des feux, que de nombreuses légions couvraient le pays.

L'envoyé perse trouva Bélisaire dans une cabane entouré de soldats désarmés; les uns portaient des filets, d'autres des arcs; et, si près de l'armée ennemie, les soldats, comme leur général, livrés à un calme profond, avec une entière sécurité, paraissaient plus occupés de la chasse que de la guerre.

Bélisaire reçut avec hauteur l'envoyé du roi, le chargeant, pour toute réponse, de lui dire qu'il devait, s'il voulait la paix, faire des propositions convenables, ou s'attendre à de sanglants combats avant de pénétrer jusqu'à son camp.

Cet artifice réussit complétement. Cosroès, voyant que Bélisaire était sans crainte, lui supposa de grandes forces : il offrit des conditions raisonnables, et la paix fut immédiatement conclue.

Succès inespéré.

[Juin 1692.]

Il n'y a point d'accidents si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage.

La victoire de Steinkerque[1] est une grande preuve de cette vérité.

Le maréchal de Luxembourg[2], avait en tête le

1. Steinkerque est un village de Belgique, dans la province de Hainaut.
2. Connu d'abord sous le nom de comte de Boutteville; l'un des meilleurs généraux de Louis XIV. Voir page 114.

roi d'Angleterre, Guillaume III[1], un des plus habiles généraux de ce grand siècle. Les deux armées étaient fortes chacune de quatre-vingt à cent mille hommes.

Un espion que le général français avait auprès du roi Guillaume est découvert. On le force d'écrire un faux avis au maréchal de Luxembourg. Trompé par la lettre de son espion, Luxembourg prend avec beaucoup d'habileté des mesures qui devaient le faire battre. Son armée endormie est attaquée à la pointe du jour : une brigade est déjà mise en fuite, et le général le sait à peine. Sans un excès de diligence et de bravoure, sans une habileté prodigieuse, tout était perdu.

Ce n'était pas assez d'être grand capitaine pour n'être pas mis en déroute; il fallait avoir des troupes aguerries, capables de se rallier; des officiers généraux assez habiles et assez dévoués pour rétablir le désordre.

Luxembourg était malade, circonstance funeste dans un moment qui demande une activité nouvelle : le danger lui rendit ses forces. Pour n'être pas vaincu dans des positions que son ennemi même lui avait fait prendre par une ruse impossible à deviner, il fallait faire des prodiges, et il en fit. Changer de terrain, donner à ses troupes, placées désavantageusement, un champ de bataille convenable, rétablir l'armée en désordre, rallier trois fois, charger trois fois à la tête des troupes d'élite, fut l'ouvrage de moins de deux heures.

La victoire, longtemps disputée, fut complète et brillante.

Ainsi, quoique les Français fussent tombés dans le piége que le roi d'Angleterre leur avait tendu, ils parvinrent, à force d'habileté et de courage, non-seulement à s'en tirer, mais encore à écraser leurs ennemis.

Le général, en rendant compte au roi de cette bataille mémorable, ne daigna pas seulement mettre dans son rapport qu'il était malade quand il la gagna.

1. Roi d'Angleterre et stathouder de Hollande.

Circonspection et sang-froid.

Les soldats de Gonzalve de Cordoue[1], fameux général espagnol, ne recevant pas leur solde, se mutinèrent. Il employa pour les apaiser la patience et la douceur, et usa d'une prudence admirable pour empêcher que la mutinerie ne dégénérât en révolte. L'un d'eux, plus emporté que les autres, tourna contre lui la pointe de sa hallebarde. Gonzalve, en prenant cette menace au sérieux, pouvait provoquer l'exaspération des mutins, et, par suite, celle des soldats demeurés fidèles, et le sang aurait infailliblement coulé. Il saisit le bras du soldat, et, prenant un air riant, comme si ce n'eût été qu'un jeu : « Prends garde, camarade, dit-il ; en voulant badiner avec cette arme, tu pourrais me blesser. » Ainsi sa prudence empêcha la sédition d'éclater : sa fermeté fit le reste.

Dangers de la précipitation.

Faute d'avoir observé les lois de la circonspection et de la prudence, un grand prince s'exposa à devenir aussi malheureux que coupable.

Basile le Macédonien[2], empereur d'Orient, brave, habile, généreux, n'avait guère d'autre défaut que celui de prendre des décisions trop promptes, sans se donner le temps de réfléchir, surtout quand une vive passion l'agitait. Un traître, connaissant ce défaut, résolut d'en profiter. C'était un des plus puissants personnages de l'empire, nommé Santabarène, intrigant et fourbe. Il s'était insinué, par son adresse, dans l'esprit de l'empereur, qui lui accordait sa confiance. Mais le fils aîné de l'empereur, Léon[3], qui, à l'âge de dix-neuf ans s'attirait l'affection publique et se montrait le digne héritier des vertus et des talents de son

1. Surnommé le grand capitaine (1443-1515).
2. A régné de 866 à 886. Voir p. 81.
3. Surnommé depuis le Philosophe.

père, avait deviné cet hypocrite, et laissait éclater son mépris pour lui : le scélérat répondait à ce mépris par une haine mortelle ; et, prévoyant une disgrâce certaine si Léon régnait, il résolut de le perdre.

Sa haine prit le masque perfide de l'amitié : ses assiduités, sa soumission apparente, vainquirent peu à peu les répugnances du jeune prince. Affectant un zèle ardent, il lui représenta que l'empereur, au milieu d'une cour corrompue, où le poignard avait fait tant de révolutions, exposait trop souvent sa vie aux piéges des ambitieux, au fer des assassins. « Les forêts, dit-il à Léon, sont remplies de brigands. Une loi ancienne et absurde veut qu'aucun de ceux qui suivent l'empereur à la chasse ne porte des armes ; ses enfants eux-mêmes sont soumis à cette loi. Je tremble pour les jours de votre père : votre devoir est de le défendre contre des ennemis secrets et contre sa propre imprudence ; croyez-moi, veillez sur sa vie. Sans lui donner d'alarme, suivez-le, ne le quittez pas, et portez toujours sur vous quelques armes cachées. »

Léon suivit son conseil, et la première fois qu'il sortit pour accompagner son père à la chasse, il cacha une épée sous ses habits.

Dès que le traître voit le jeune prince entrer dans la forêt, il accourt précipitamment vers l'empereur : « Seigneur, lui dit-il avec tous les signes du plus grand effroi, sauvez-vous : votre fils, impatient de régner, s'est armé contre vous. »

Basile, se livrant à son impétuosité, fait arrêter Léon ; on visite ses vêtements, on trouve l'épée.

Qu'ordonnait alors la prudence ? D'interroger Léon ; d'écouter et de peser ses réponses, et de ne rien décider sur-le-champ. Telle ne fut pas la conduite de Basile : il s'abandonne à toute sa colère, il se précipite sur son fils sans vouloir l'écouter, lui arrache de ses propres mains les ornements impériaux, et le fait jeter dans une prison.